

LE PROPAGATEUR

Vol. III

AOUT 1906

No 8

Chronique mensuelle. — Aimery de Querceville.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: — La consécration du genre humain au Sacré-Cœur et la Sœur Marie du Divin Cœur. — L'abbé Bertrin et les miracles de Lourdes. — *L'homme tertiaire*, il n'est pas encore prouvé qu'il existe, et notre fraternité avec les singes reste plus que douteuse. — Le squelette de Charlemagne et les tombes des Plantagenêt. — L'acquittement de Dreyfus. — En Russie: ce qu'a fait la Douma. — *Le Bill* de l'éducation en Angleterre: curieuse appréciation de certain journalistes canadiens et catholiques. — Les franchises aux Boërs. — Opinion d'un évêque sur le livre de M. Siegfried. — L'œuvre de nos prêtres éducateurs. — Mgr Sbarretti au Nominique. — Nos Mille-Îles s'augmentent. — La richesse du Yukon. — La population de Montréal: 405 mille âmes. — La propreté de nos rues? Le balayage par les enfants pauvres. — Mgr Archambault à Rome. — Nos défunts.

Le 11 juin 1899, Léon XIII, de pieuse et illustre mémoire, consacrait le genre humain au Sacré-Cœur de Jésus, et, cet acte, il l'appela, dans une audience à l'évêque de Liège, "le plus grand acte de son pontificat." Or, un livre récent: "Sœur Marie du Divin Cœur," par M. l'abbé Chasle, aumônier du Bon Pasteur d'Angers, — lui-même décédé prématurément tout aussitôt après la publication de son œuvre — apprend au monde chrétien que c'est une modeste religieuse, née Droste-Vischering en Westphalie, et religieuse au Bon Pasteur sous le vocable de Sœur Marie du Divin Cœur, qui indiqua au glorieux Pontife que Notre-Seigneur lui avait révélé son désir de voir consacrer à son Cœur Sacré le monde entier, et non plus seulement les nations catholiques.

"Toute cette admirable histoire, écrit l'Ami du Clergé (12 juillet 1906), nous est racontée pour la première fois dans la monographie qui vient de paraître. Mais voyez la sagesse de l'Église vis-à-vis des révélations privées. Ce n'est point parce que Sœur Marie du Divin Cœur avait transmis une demande de Notre-Seigneur que Léon XIII passa à l'acte, mais parce que l'objet de cette demande apparut en effet raisonnable et conforme à la doctrine catholique. Une révéla-

tion privée peut être une *indication*, la *cause occasionnelle* d'un acte public du gouvernement de l'Église: elle n'en sera jamais la *cause déterminante*. Et c'est ce qui ressort une fois de plus du récit que nous fait M. Chasles de ce qui se passa à Rome."

L'empire de Notre-Seigneur est en effet universel. Saint Thomas (*Somme*, III, q. 59, art. 4) distingue dans le monde entier ceux qui sont soumis au Christ *quantum ad executionem potestatis* — c'est-à-dire qui lui obéissent — et ceux qui lui sont soumis seulement *quantum ad potestatem* — c'est-à-dire qui ne lui obéissent pas, de bonne ou mauvaise foi, mais devraient lui obéir.

Quand même, il reste vrai que c'est un grand honneur pour le Bon Pasteur d'Angers d'avoir possédé cette autre Marguerite-Marie que fut Sœur Marie du Divin Cœur.

* * *

Un autre honneur au point de vue de la foi, qui est sans doute une grande consolation au milieu des tristesses présentes, c'est, pour la France, de posséder Lourdes, son sanctuaire et ses miracles.

M. l'abbé Georges Bertrin, de l'Institut catholique de Paris, qui est l'auteur d'une importante *Histoire critique des événements de Lourdes*, vient de publier sur la même question, dans la *Revue pratique d'Apologétique* (1er juillet 1906) un article qui a été remarqué.

Le distingué professeur expose: 1° que la réalité des guérisons qui s'accomplissent à Lourdes n'est plus contestée que par des esprits superficiels; 2° que le nombre de ces guérisons officiellement relevées est considérable; 3° enfin, que la suggestion, qui se limite, on le sait, aux seules maladies nerveuses et ne peut opérer que lentement et progressivement, ne saurait expliquer tant de guérisons de maladies organiques qui se produisent tout d'un coup et instantanément.

Il conclut en citant ces paroles du Dr Vergez, professeur agrégé de la Faculté de Montpellier, qui étudia de très près pendant vingt-cinq ans les événements de Lourdes: "On me demande ce que j'ai vu à Lourdes. Deux mots suffisent pour le dire: Par l'examen des faits les plus authentiques, placés au-dessus du pouvoir de la science et de l'art, j'ai vu, j'ai touché l'œuvre divine, le miracle."

* * *

Ces miracles du reste, comme tant d'autres actions de la Providence qui gouverne le monde, s'ils consolent les âmes des croyants, n'éclairent pas ceux qui ont des yeux pour ne point voir.

Mais d'autres faits se produisent dans l'ordre naturel, des constatations de la science expérimentale, par exemple, qui doivent laisser perplexes les savants du matérialisme. Que de fois n'a-t-on pas proclamé que tel enseignement de l'Écriture Sainte ne se pouvait soutenir en présence des données de la science. Prenons un cas, celui de l'unité de la descendance adamique. Naguère, on nous parlait de l'*homme tertiaire*, qui aurait été l'intermédiaire entre nous et nos ancêtres... les singes. On s'autorisait d'un certain nombre de *silex*, recueillis dans les couches géologiques préhistoriques ou antérieures à notre père Adam, et qui par leur *taille intentionnelle* ne pouvaient avoir été travaillés que par la main d'un *quasi-homme*, l'*homme tertiaire*.

Or, voilà qu'un savant, M. Stanislas Meunier, dans une communication faite à l'Académie des sciences, vient de démontrer que cette *taille intentionnelle* des fameux silex est tout bonnement due à un travail de la nature! (Cf. Questions actuelles du 23 juin 1906). Donc, adieu l'*homme tertiaire*! Le lien est encore à trouver entre ces messieurs et le cher grand-papa singe.

“L'espèce humaine, déclare le Dr Richet, professeur à la Faculté de Paris, est une unité tellement forte, qu'il n'y a pas d'incertitude ni d'hésitation sur ses limites. Quelque convaincu que l'on puisse être de l'origine animale de l'homme” — eh! pourquoi, grand Dieu! “on est forcé de reconnaître qu'il y a un fossé profond entre le premier des singes et le dernier des hommes....”

Ceux de nos lecteurs qui aimeraient à creuser cette question liraient avec profit l'une des conférences du spirituel Père Van Tricht, intitulée: “Nos cousins les singes.” Nous leur promettons à cette lecture une douce heure de joie bien reposante.

* * *

Pendant que certains savants s'obstinent ainsi à *déterrer* les preuves de notre parenté simienne, il est d'autres humains qui s'occupent à *déterrer* les morts illustres. L'empereur d'Allemagne a voulu récemment voir le squelette du grand Charlemagne; il a fait desceller la pierre du tombeau d'Aix-la-Chapelle et il l'a vu. On apprend aussi que des amateurs anglais vont demander à la France les tombes des Plantagenet — Henri II, Richard Cœur-de-Lion et leurs femmes —, qui sont depuis si longtemps à l'abbaye de Fontevault (Marne-et-Loire).

C'est curieux à analyser ce sentiment qui pousse les humains à s'occuper des morts, non seulement de ceux qui les touchent individuellement à cause des liens du sang, mais des morts illustres, qui furent célèbres. C'est donc à un besoin très intime de nos cœurs que répond la croyance au dogme de la Communion des Saints.

“Vous aurez beau, écrit M. Georges Claretie de l'Académie française, empereurs, aesthètes ou historiens acharnés, fouiller les caveaux, ouvrir les sépulcres, remuer les tibias, le grand homme endormi (Charlemagne) ne vous livrera pas le secret ni de sa gloire ni de son génie. Vous ne lui arracherez pas sa pensée. Hélas! “poor Yorick” le crâne est vide!...”

C'est pourquoi il vaut bien mieux entretenir avec ceux qui ne sont plus le commerce de la prière. Au ciel, devant Dieu, les âmes ne sont pas vides!

* * *

L'affaire Dreyfus — la fameuse Affaire qui a tant passionné la France depuis douze ans — que tout le monde connaît, est passé le 12 juillet dans une nouvelle phase. Deux fois Dreyfus avait été condamné. La Cour de cassation a annulé ces deux condamnations et le Gouvernement a comblé d'honneurs l'ancien prisonnier de l'Île du Diable.

Nous avons relevé dans l'Eclair de Paris (19 juillet 1906) une statistique de la *chose jugée* qui intéressera nos lecteurs, nous en sommes certain, en mettant au juste point les étonnantes contradictions de cette malheureuse affaire, ce que les dépêches de la Presse associée — à la dévotion des Juifs — ne nous avaient que vaguement indiqué:

“Les dreyfusards invoquent avec un respect vraiment joyeux la “chose jugée.” Au nom de l'arrêt de la Cour de cassation annulant sans renvoi le jugement du Conseil de guerre de Rennes, ils proclament que tous doivent s'incliner devant la “chose jugée”; ils prodiguent galons, décorations, bustes, etc., à ceux qui soutinrent la thèse admise par la majorité de la Cour de cassation.

“Or, cette majorité on la connaît. On sait de façon certaine que l'arrêt refusant le renvoi en Conseil de guerre parce qu'il n'y aurait “à la charge de Dreyfus” ni crime ni délit a été rendu par 31 voix contre 18. Dix-huit conseillers se sont prononcés pour le renvoi, c'est-à-dire contre la thèse de l'innocence reconnue.

“18 voix contre 31, c'est une respectable minorité de 3 contre 5.

“ Quand le Conseil de guerre de Rennes déclara Dreyfus coupable, par 5 contre 2, les dreyfusards refusèrent de s'incliner en raison de cette minorité de 2 voix. Or, 5 voix contre 2, équivalent à 30 voix contre 12.

On peut donc dire :

“ A Rennes, il y eut “ chose jugée ” par 5 voix contre 2, ou 30 contre 12 ;

“ A la Cour de cassation, il y eut “ chose jugée ” — dans l'autre sens — par 31 voix contre 18 ou par 5 voix contre 3.

“ La minorité fut donc beaucoup plus importante à la Cour de cassation contre l'innocence qu'à Rennes contre la culpabilité. C'est dire quelle est, des deux “ choses jugées ”, celle qui s'impose en vertu du principe de la majorité ”.

* * *

Il est difficile à distance, étant donné le nombre incalculable de dépêches qui nous sont transmises et qui sont de nature très variée, de juger de la situation en Russie. Une seule chose est claire : c'est que ça va bien mal au pays des Czars.

La douma a été dissoute par un ukase de l'empereur Nicolas. Tout aussitôt, les députés — à quelques exceptions près, — se sont réunis à Viborg, en Finlande, et il ont rédigé un manifeste au peuple, recommandant de refuser le payement des impôts et le service militaire. Jusqu'à aujourd'hui, cet appel ne paraît pas avoir été entendu au moins de façon générale ; mais les émeutes, les mutineries, les rixes et les batailles se continuent. Le Czar a été condamné à mort par les anarchistes.

D'aucuns prétendent que la *douma* n'a rien fait d'utile. “ Au lieu de se faire la collaboratrice du Czar et de ses ministres, écrit un publiciste — dont on a rapporté les paroles sans nous dire son nom, suivant la déplorable habitude de quelques journaux peu scrupuleux —, la douma a dressé bien inutilement un acte d'accusation contre l'autoocratie. Sous l'influence néfaste des rêveurs de l'extrême gauche, la majorité a voulu toucher à tout, tenter toutes les réformes à la fois, soulever l'empire et la société russe. Et le plus clair résultat de ses vaines discussions a été de rendre la situation plus critique.”

* * *

En Angleterre, le *Bill* de l'éducation a été adopté à la chambre des Communes à une assez forte majorité. Ce *Bill*, proposé par M. Birrel, décrète virtuellement la destruction de l'école confessionnelle.

Pratiquement les catholiques paieront des taxes pour des écoles auxquelles leur conscience ne leur permettra pas d'envoyer leurs enfants. Les anglicans se sont unis aux catholiques pour combattre cette mesure. Il est à remarquer que, sans distinction de parti, à peu près tous les catholiques ont fait la bonne lutte, laquelle était dirigée du reste par les évêques en personne.

Nous ne croyons pas que le *Bill* Birrell passe du premier coup à la chambre des Lords, où les anglicans sont très puissants. Mais, à la fin, il est à craindre que la chambre haute ne soit obligée de céder.

Il se trouve des journalistes canadiens, qui se disent et se croient de bons catholiques, pour louer sans réserve cette législation injuste que décrète la chambre anglaise, parce que l'on se propose dans cette loi de pousser l'hygiène, le commerce, et l'industrie.... Comme si vraiment, nous n'avions à nous préoccuper que de notre vie terrestre! Qu'on s'occupe d'hygiène, très-bien; mais ne serait-il pas à propos de s'occuper aussi de l'hygiène des âmes à l'école, de la formation morale de nos jeunes catholiques selon la doctrine de l'Eglise? Et l'école neutre cesse-t-elle d'être un malheur, quand elle devient une arène où l'on pratique tous les *sports*?

* * *

Bien mieux avisée a été la chambre des Communes en accordant, par 331 voix contre 83, au généreux peuple des Boërs la gouverne de ses destinées.

C'est M. Winston Churchill qui a proposé cette mesure. Or, ce député, nous raconte-t-on, étant en Afrique-Sud lors de la guerre du Transvaal, comme correspondant du *Times*, fut fait prisonnier par les Boërs et condamné à mort comme espion. La veille du jour fixé pour son exécution, grâce à son ingéniosité et à son courage, il réussit à s'évader.

C'est particulièrement digne de sa part de proposer aujourd'hui, avec le succès que l'on sait, d'accorder aux Boërs leurs franchises de citoyens. C'est que, sans doute, étant leur prisonnier il a appris à les connaître. En tout cas, cela fait honneur au *fair play* britannique et à la noblesse d'âme de M. Churchill.

* * *

Le livre de M. Siegfried, dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, "Le Canada — les deux races," a vivement intéressé la

critique à Montréal et à Québec. M. Chapais, dans la *Revue Canadienne* du mois d'août, et Raphaël Gervais, dans la *Nouvelle France* du mois de juillet disent ce qu'il faut penser de ce livre qui, comme nous l'avons soumis respectueusement, est loin d'être banal et sans valeur, mais ne laisse pas non plus d'être injuste contre l'Eglise catholique et d'être évidemment l'œuvre d'un sectaire.

Dans un discours qu'il prononçait récemment à Upton, à l'occasion du 50e de la fondation de cette paroisse, Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, relevait avec beaucoup de justesse la fondamentale erreur de ce livre de M. Siegfried :

"Chacun de vos curés, disait Monseigneur aux paroissiens d'Upton, est venu ici à son heure et a fructueusement accompli sa tâche. Tous vous ont été bienfaisants. Tous ont contribué à vous affermir dans les voies de la vertu et de la justice. C'est par là qu'ils ont concouru à votre prospérité... car "la justice élève les peuple..."

"Notre pays, continuait le distingué prélat, ne fait pas exception à la règle formulée, dans cette maxime divine. Et, un écrivain qui n'est pas de nos amis, vient de reconnaître en un livre d'ailleurs perfide ou tout au moins entaché d'esprit sectaire, que grâce à l'influence de l'Eglise, les Canadiens français sont "sérieux, moraux, travailleurs, et que leurs vertus familiales font l'admiration de tous"; il confesse que l'Eglise catholique fut pour les Canadiens "non seulement le représentant de leur foi mais encore le défenseur attiré de leur race."

Faut-il conclure de là, comme le fait cet auteur à l'encontre de toute logique, que les conceptions de l'Eglise sont démodées, ou que l'Eglise, dans son culte pour les formes vieilles du passé, s'oppose au libre essor du peuple canadien-français? Non; tout ce creux vocabulaire maçonnique ne dit rien à des esprits honnêtes. Nous concluons, nous, qu'il faut être reconnaissant envers l'Eglise, qu'il faut l'aimer, qu'il faut s'attacher à elle, puisqu'elle possède le moyen de produire de si belles vertus et d'accomplir de si fortes choses."

* * *

Et, il faut le répéter souvent, car beaucoup ont la mémoire courte, ce n'est pas seulement dans l'organisation des paroisses et dans leur sage administration que l'Eglise catholique a aidé notre race en ce pays. C'est elle, et elle seule, par le désintéressement et le dévouement de son clergé, qui a cultivé et instruit ceux des nôtres dont nous sommes fiers. Lorsque, vers 1800, on voulut, sous prétexte d'instruction, défigurer la religion de nos pères en leur donnant pour maîtres d'écoles des huguenots venus de Suisse, partout, sur notre sol de la Province de Québec surgirent des collèges, que des prêtres admirables, fondaient après ceux de Québec et de Montréal déjà existants, à Nicolet, à St-Hyacinthe, à Ste-Thérèse, à l'Assomption et

ailleurs, et le clergé se recruta toujours plus fort et plus instruit, et des parlementaires sortirent de ces collèges qui s'applaudissaient Bourdages, Papin, Papineau, Lafontaine, Morin, Cartier, Chaplcau et Mercier.

Et aujourd'hui encore, nos prêtres de l'enseignement secondaire font, dans l'ombre et le silence, une besogne aussi admirable que souvent ingrate. Au dernier congrès de nos professeurs à Québec, on a travaillé généreusement à assurer, dans la mesure du possible, des progrès et des perfectionnements. Il est bon qu'on le sache et qu'on le dise. La *Vérité* de Québec a heureusement signalé ces travaux et tel article, signé par l'abbé Camille Roy (14 juillet — *La Vérité*), est loin d'être de ceux qui proposent de rester stationnaires. Beaucoup de publicistes parlent de réformes et d'outillage qui seraient bien en peine s'il leur fallait passer des paroles aux actes!

* * *

Mgr Sbarretti, notre Délégué Apostolique, a fait au Nominique, ce mois dernier, un bien remarquable discours sur l'œuvre si importante de la colonisation.

De grandes fêtes avaient été organisées, à la fin de juin, dans cette partie du pays toute neuve et si pleine de promesses: la région Labelle.

Une société, "La Coopérative des Colons du Nord", a été formée pour promouvoir les intérêts des colonies naissantes. Un journal même, l'*Ami du Colon*, que rédige un journaliste de talent bien connu à Montréal, M. Amédée Denault, vient de naître dans le même but.

A tout cela, il fallait une fête d'inauguration. Elle a été brillante. L'Eglise et l'Etat une fois encore se sont donné la main. M. le Premier Ministre Gouin était là et Mgr Sbarretti aussi.

Or, Son Excellence a parfaitement fait voir comment l'Eglise sait comprendre et bénir les véritables œuvres de progrès. Son beau discours, que la *Semaine Religieuse* de Montréal (6 août 1906) publiait naguère en entier, restera dans les annales de l'histoire du Nord de notre province comme une sanction magistrale de l'œuvre si canadienne et si catholique du regretté "curé Labelle."

* * *

Ah! nous avons un beau pays. Pussions-nous savoir le conserver à la vie nationale et à la vie de la foi.

Nos Mille-Iles, si riches et si poétiques, et qui ont été si souvent et si justement chantées, s'augmentent, paraît-il, tous les ans de quelques unités. Il y en aurait présentement mille quatre-vingt-douze. Mais faut-il se réjouir de cette augmentation, s'il est vrai qu'elle est due au fait que l'eau baisse aux sources de notre St-Laurent?

* * *

Et notre pays est riche aussi! Témoin la froide région du Yukon. Voici quelle fut depuis dix ans, année par année le chiffre de la production de l'or au Yukon:

1896	\$ 300 000	1901	\$18 000 000
1897	2 500 000	1902	14 500 000
1898	10 000 000	1903	12 250 000
1899	12 000 000	1904	10 350 000
1900	22 275 000,		

Sans doute, il y a depuis 1900, diminution notable, mais on prétend que cette riche exploitation minière n'est pas près d'être épuisée.

* * *

Aussi la prospérité matérielle de notre pays est-elle sans cesse grandissante. Rien qu'à Montréal, nous avons augmenté de 20,000 âmes dans le cours de l'année dernière. Nous touchons à 405,000 âmes.

Mais il ne serait pas prudent de prétendre que nous y avons autant gagné quant à la qualité. Il y a trop de journaux *hébreux* qui se vendent dans le quartier St-Louis et sur la rue St-Laurent.

Et puis, en ces temps où l'on parle beaucoup d'hygiène, il est regrettable d'entendre tout le monde se plaindre de la malpropreté de nos rues. Si nous avions l'honneur d'être lu par MM. les échevins, nous leur soumettrions ce fait-divers, cueilli dans une gazette:

Un curieux essai vient d'être fait à New-York.

On a employé au balayage de la ville les enfants des quartiers pauvres. Pendant la semaine écoulée dix mille enfants concoururent à cette opération de voirie.

Il paraît que jamais la ville ne fut plus propre. Les petits balayeurs faisaient des observations sévères aux personnes qui jetaient des papiers ou des détritits sur la voie publique.

* * *

Mgr Archambault, évêque de Joliette, vient de partir pour Rome, avec son secrétaire, M. l'abbé Dugas. Sa Grandeur fait son premier voyage *ad limina apostolorum* aux tombeaux des apôtres. Les vœux de Montréal comme de Joliette l'accompagnent. Mgr de Joliette sera de retour vers le milieu de décembre. Mgr Beaudry, vicaire général de Joliette, administre le diocèse pendant l'absence de Monseigneur.

* * *

L'ancien supérieur du Collège Canadien, à Rome, M. Leclair, p. s. s., est mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 26 juillet dernier. Sa fin a été douce et tranquille comme avait été sa vie. Sur son lit de parade il ne paraissait pas changé. On aurait cru qu'il dormait. C'est un hommage ému que nous déposons sur la tombe de ce digne prêtre qui fut à tous si miséricordieux et si bon.

Une figure aussi qui était bien sympathique à tous ceux qui fréquentent au collège des Pères Jésuites, et à l'église de la rue Bleury, c'était celle du modeste frère, si serviable, qui faisait l'office de portier depuis quarante ans: le Rév. Frère Edouard Alsberge. Il vient de mourir, le 17 juillet, à l'âge de 73 ans.

De Québec enfin, nous apprenons la mort, le 10 juillet, du Père Simonet, des Oblats, un vénérable missionnaire de la région de Chicoutimi, qui était tout près de célébrer ses noces d'or.

Nous recommandons ces défunts aux suffrages de nos lecteurs. —
Sancta et salubris est cogitatio...

L'abbé Elié J. Auclair



Aimery de Querceville.

III

Voyage en Provence.

Lorsque le jeune comte de Querceville et sa suite arrivèrent à Paris, ils trouvèrent M. de Hautecombe tout occupé d'apprêts de départ. Il avait résolu d'aller visiter son abbaye de Hautecombe, où il n'était jamais entré, et ce qui l'y avait décidé, c'étaient certaines attaques de goutte, dont les eaux de Bourbon n'avaient pu le guérir, et qui le tourmentaient fort. Il s'était d'abord laissé saigné et médicamenter par le néfaste docteur Purgeot; mais s'apercevant qu'il allait de mal en pis, il avait consulté Fagon, et le médecin du roi lui avait ordonné d'aller passer l'hiver en Provence. On disait merveille du climat et des beaux environs de Hautecombe. Rien de mieux que d'en essayer.

L'abbé, frappé de l'air triste et fatigué d'Aimery, qui semblait avoir rapporté d'Allemagne une sorte de maladie noire, décida qu'il l'emmènerait. Aimery aurait de beaucoup préféré retourner à Querceville, mais son tuteur n'y voulut point consentir, et Fagon, appelé par lui à la rescousse, affirma que le jeune volontaire avait absolument besoin, comme son oncle, de passer l'hiver dans le Midi. Il fallut donc se résigner. Simon, comblé de cadeaux destinés à sa mère, à Suzanne et aux petits frères, se sépara non sans regrets, de son jeune seigneur, M. de Marcilly revint à son poste, et au commencement de novembre les voyageurs partirent pour Lyon.

Jusque-là le voyage en carrosse et à petites journées parut ennuyeux à Aimery, mais il prit plaisir à visiter Lyon et surtout à s'embarquer sur le Rhône. Les magnifiques aspects des rives du fleuve, un séjour de près d'une semaine à Avignon et le plaisir de causer à l'aise avec l'abbé de Marcilly de son cher Querceville, rendirent bientôt au jeune comte la gaieté de son âge. Il revoyait cependant encore dans ses rêves les campagnes désolées du Palatinat, et la jeune morte de Rubenstein, et n'aimait pas à parler de son passage au régiment de Grignan.

M. de Hautecombe, averti par le chevalier, ne faisait aucune question là-dessus. Il n'aimait, d'ailleurs, nullement, les propos guerriers et tragiques, si ce n'était en vers latin. Tout joyeux de revoir en Provence le soleil et la verdure, il comptait retrouver à Hautecombe une santé parfaite, et même y rajeunir. Dans l'enclos de l'abbaye existait, dit-on, une source merveilleuse, une sorte de fontaine de Jouvence, qui guérissait tous les maux des religieux et les faisait vivre si longtemps que, parmi eux, les centenaires ne se comptaient pas.

De toutes les traditions et légendes de cet antique monastère, l'abbé ne connaissait que celle-là. Du reste, il n'avait jamais visité l'abbaye dont il touchait les revenus comme si elle n'avait été qu'une ferme, et il ne s'était jamais inquiété de la façon dont elle était gouvernée par le prieur dom René de Marcoz. Bien qu'il eût reçu les ordres mineurs et vécût très régulièrement, ce qui le mettait fort au-dessus de beaucoup d'abbés commendataires restés laïques et plus que mondains, M. de Hautecombe était donc demeuré absolument étranger aux religieux et à la règle qu'ils suivaient. Il se promettait, du reste, de vivre près d'eux comme un hôte des plus discrets, sans se mêler en rien des affaires spirituelles ou temporelles de l'abbaye. Ses revenus lui avait toujours été remis exactement. Dom René passait, et avec raison, pour un très saint homme. Il ne serait donc question à Hautecombe que de prendre du repos et de jouir du beau climat de la Provence, tandis qu' Aimery, sous la conduite de son gouverneur, tantôt ferait des excursions aux environs de l'abbaye, tantôt perfectionnerait ses études classiques avec l'abbé de Marcilly.

M. de Hautecombe se plaisait d'autant mieux à projeter tout cela, que l'air du Rhône le débarrassait à vue d'œil de ses indispositions. Il était de ceux qui pensent, comme Bussy-Rabutin, que notre plus grande affaire en ce monde est d'y rester le plus longtemps possible, et il agissait en conséquence.

Arrivé au petit port du Mas de Ségonnaux, le bateau aborda, carrosse et chevaux furent débarqués, et les voyageurs s'arrangèrent pour passer la nuit dans une méchante auberge au si différente des hôtelleries de Normandie que les pâles oliviers et les collines ro-

cheuses qui l'entouraient l'étaient des chênes et des prairies verdoyantes du domaine de Querceville.

Mais, sur ce paysage aux lignes sévères, s'étendait le ciel éblouissant du Midi, et lorsque le soleil eut disparu, la nuit tombant sans crépuscule, s'illumina d'étoiles d'un admirable éclat. De pauvres musiciens ambulants vinrent alors donner une sérénade aux voyageurs. L'un d'eux jouait de la harpe, deux autres de la viole, et leurs voix harmonieuses parurent si belles à Aimery qu'il ne pouvait se lasser de les écouter. Il les gratifia d'un écu de six livres : vu la misère du temps, c'était un don princier, de sorte que ces pauvres descendants des troubadours d'autrefois furent transportés de joie, et régalerent gratis les gens de l'auberge de plusieurs airs de dance. Maîtres, servantes et valets, laissant là leur souper, s'élançèrent dehors, et se mirent à danser au clair des étoiles, avec une gaieté, une grâce et une agilité charmantes.

Pendant ce temps, le cuisinier de M. de Hautecombe et ses valets s'évertuaient à lui servir un assez mauvais souper qui avait coûté la vie à plusieurs poulets maigres et à des pigeonneaux à peine emplumés. Nulle provision, du reste, dans l'auberge, que des saucissons à l'ail, des olives, des oignons et des citrons ; des lits durs, des chambres balayées une fois l'an, et du vin d'une telle force qu'il fallait le noyer de dix fois son volume d'eau fraîche.

Tout cela ne plaisait guère à M. de Hautecombe, qui aimait fort ses aises ; mais il se consola en pensant que le surlendemain il arriverait à Hautecombe, où rien ne lui manquerait, selon toute apparence. Il se fit dresser le lit qu'il avait apporté, ses compagnons s'accomadèrent de ceux de l'auberge, et le lendemain, dès l'aurore, on s'apprêta pour le départ. Les mariniers, à grand renfort de cris et de disputes, attelèrent à leur bateau les chevaux de halage qui devaient lui faire remonter le Rhône, et s'embarquèrent ensuite en chantant, tandis que le patron, debout à l'avant, criait d'une voix forte et mélodieuse au timonier, selon qu'il devait incliner le gouvernail à droite ou à gauche : *Empire, Royaume.*

L'abbaye de Notre-Dame de Hautecombe était retirée à quelques lieues de Marseille, au penchant méridional d'une colline ombragée de pins et de chênes verts. Des fenêtres romanes du monastère et

de la terrasse de granit où il était assis, on découvrait de vastes champs plantés de vigne et d'oliviers qui s'étendaient jusqu'au bord de la mer. Des flancs de la colline s'échappaient plusieurs sources que les étés les plus brûlants ne tarissaient pas, grâce aux arbres séculaires qui couronnaient le sommet de la montagne, et, solidement enracinés dans les roches et entremêlant leurs robustes branchages, résistaient au mistral comme une armée de géants.

Le bruit lointain des flots n'arrivait jusqu'à Hautecombe que durant les tempêtes. D'habitude un grand silence régnait en cette belle solitude, où seuls résonnaient la voix des cloches et le chant des religieux. Mais ces chants allaient en s'affaiblissant chaque année; le noviciat ne se recrutait plus, et les vieux religieux s'en allaient de ce monde, la plupart âgés et si occupés des choses du ciel, qu'ils mouraient aussi doucement et joyeusement que s'envole l'hirondelle à l'approche de l'hiver.

Le prieur qui gouvernait l'abbaye, au lieu et place de l'abbé qu'elle aurait dû avoir, était Dom René de Marcoz. Il avait alors soixante ans. C'était un très saint religieux, d'une bonté et d'une naïveté d'enfant. Il avait entrepris de traduire les œuvres de saint Jérôme, et l'extrême soin qu'il apportait à ce travail, joint à ses occupations de prieur, faisait qu'il n'avancait que b'ien lentement. Ainsi que le veut la règle bénédictine, il s'occupait aussi à certaines heures d'ouvrages manuels, et cultivait une partie du jardin de l'abbaye toute remplie de plantes médicinales. Dom René ne parlait que le moins possible; sa voix était douce et basse, ses mouvements mesurés, et son pâle visage faisait penser à une apparition des temps passés.

Peu entendu aux choses matérielles, dom René en laissait le soin à un religieux fort habile, économe et bon cultivateur. Dom Côme excellait à gouverner le temporel de l'abbaye, et, grâce à ses soins, le peu de revenu qui lui restait, les rentes de l'abbé commendataire prélevées, suffisait à faire vivre les religieux et à pourvoir à leurs aumônes. Mais dom Côme avait beau faire, il n'était plus possible d'entretenir convenablement les bâtiments. Chaque hiver élargissait les lézardes des murs et des terrasses. Beaucoup de cellules devenaient inhabitables, et par les vitres cassées des plus hautes fe-

nêtres de l'église, les oiseaux entraient et allaient nicher dans les sculptures des pendentifs et des chapiteaux romans.

Les moines de Hautecombe reçurent leur abbé, qu'ils n'avaient jamais vu, avec beaucoup de respect, mais non sans quelque étonnement. Son habit presque laïque et ses manières d'homme du monde, contrastaient fort avec son titre, mais il se montra si poli, si déférent vis-à-vis du prieur, et insista tellement sur le désir qu'il avait de ne déranger en rien les religieux, que ceux-ci, d'abord inquiets, se rassurèrent. Dom Côme avait disposé pour le mieux le logis abbatial, qui était séparé de la communauté par le cloître et avait son jardin particulier. Dans la maison des hôtes, trois cellules furent mises à la disposition du jeune comte, et une porte percée nouvellement dans le mur du jardin de l'abbé lui permettait d'aller chez son oncle sans passer par le cloître.

Les domestiques de M. de Hautecombe se hâtèrent d'organiser leur service, car il ne voulait être en rien à charge aux religieux, et se méfiait d'ailleurs de la chère bénédictine et provençale. M. du Martel s'occupa d'installer les chevaux, l'abbé de Marcilly alla prier le Père bibliothécaire de lui montrer les livres et les manuscrits dont il avait la garde. M. de Hautecombe, fatigué du voyage, remit au lendemain à visiter l'abbaye et s'arrangea pour faire une sieste. Aimery descendit seul au jardin, situé au bas de la terrasse du logis abbatial et où l'on accédait par un escalier de pierre blanche.

Ce jardin-là ne ressemblait pas aux jardins de Normandie. Ses espaliers d'orangers couverts de fruits et de fleurs, ses aloès énormes entremêlés de grenadiers, de lauriers-roses et de rosiers de Damas, charmèrent les yeux d'Aimery. Une source vive, dont les eaux distribuées avec art formaient des ruiselets charmants au travers de cette vigoureuse végétation, entretenait la fraîcheur; et, plus bas que le jardin de l'abbé, s'en allait former un petit étang ombragé de chênes verts. A l'horizon, la mer apparaissait comme un mur azuré se détachant à peine sur le ciel éblouissant. Le profond silence de ces lieux charmants n'était animé que par le bourdonnement des abeilles et le cri lointain des cigales à demi endormies sur les arbres où les oiseaux se taisaient, assoupis par la chaleur du milieu du jour.

Aimery s'assit à l'ombre et allait s'endormir aussi, lorsqu'il enten-

dit marcher et vit s'avancer, les yeux baissés et les mains dans ses manches, un vieux religieux qui priait en marchant. Il était de petite taille, très hâlé; ses traits fins annonçaient l'intelligence et la fermeté.

Aimery se leva, le salua et voulut lui parler; mais le religieux, mettant d'abord un doigt sur ses lèvres, lui indiqua ensuite l'horloge du clocher, et se remit à prier.

—Je comprends, mon Père, dit Aimery. C'est l'heure du silence. J'attendrai.

Le moine continua sa promenade et ses oraisons, puis, l'heure sonnante, il releva sa robe dans sa ceinture, prit une bêche, et se mit en devoir de déraciner un arbuste mort, à vingt pas d'Aimery. Le jeune comte vint alors à lui, et le fit causer. Le frère jardinier parlait volontiers, mais il était brusque dans ses réponses et d'une franchise rare. Aimery lui ayant demandé de l'aider, il lui répondit :

—C'est inutile. Vous devez en être incapable.

—Pardon, fit Aimery, je sais fort bien bêcher, et même conduire la charrue.

—Vous, un gentilhomme, un Parisien? Quel conte !

—Je suis Normand, mon Père, et les Quereville ne mentent point. Laissez-moi faire.

Il prit la bêche, et en trois tours de main déracina l'arbuste, combla le trou, et nivela le terrain fort adroitement.

Frère Chrysostome parut satisfait, et lui demanda où il avait appris à si bien manier la bêche.

Alors Aimery lui parla de Quereville et, à sa grande surprise, frère Chrysostome lui parut très bien instruit sur tout le ménage des fermes normandes.

—J'ai fait jadis mon tour de France avant d'entrer en religion, dit le frère, et, après la Provence, c'est bien la Normandie qui me paraît la plus belle province du royaume. Quelle fertilité, monsieur, quelle variété merveilleuse de cultures et de forêts, de plaines et de collines ! J'y arrivai quand les pommiers étaient en fleur, et je vis dans la vallée d'Auge les bœufs debout, cachés par l'herbe qui poussait aussi vite que l'aiguille des heures marche sur nos cadrans.

Cette année-là les récoltes furent admirables, et les pommiers se seraient brisés sous le poids des fruits si les prudents Normands ne les eussent étayés. Et comme on aime les fleurs dans ce pays-là ! Quel soin prend la plus pauvre paysanne d'en orner sa fenêtre, d'en planter jusque sur le chaume de son toit ! J'avais trouvé de l'ouvrage dans un château où je prenais soin des orangers, mais l'hiver vint et me donna le mal du pays. Je revins par ici, et, après avoir été jardinier pendant deux ans au château de Grignan, une belle demeure, monsieur, mais où la bise empêche de cultiver rien qui vaille, je vins ici voir un mien parent, qui y est encore, bien vicieux maintenant. Je lui contai mes peines et mes voyages. Il pria le Père abbé d'alors, dom Palamède de Saint-Andéol, un vrai saint, celui-là, de lui permettre de me montrer les jardins de l'abbaye. Le frère jardinier était mort depuis trois mois, et tout s'en allait en friche que c'était pitié. — Je restai, comme hôte, pour soigner les fleurs de l'abbé, puis je pris racine au jardin, et je devins religieux encore plus pour l'amour des fleurs que pour l'amour du bon Dieu : je l'avoue à ma honte. Mais aussi, pourquoi les a-t-il faites si belles ? Regardez cela.

Et il indiquait à Aimery un massif de roses de Damas mêlées à des roses blanches et couleur de soufre, si beau, si éclatant, que rien plus.

—Aidez-moi, lui dit-il. Voici des ciseaux : nous allons cueillir des roses pour en orner l'autel à l'office du soir ; mais respectez les boutons. Peu importe que les tiges soient courtes. Ici nous ne mettons jamais les fleurs dans l'eau ; je les dispose sur des branches vertes et les renouvelle chaque jour.

Et tout en cueillant et ajustant les roses, Aimery et le jardinier de Hautecombe s'entretenirent jusqu'au coucher du soleil.

IV

Le château de Grignan.

Aimery désirait visiter Marseille. Du sommet d'une colline située à une demi-lieue de l'abbaye on apercevait le château d'If et les vaisseaux entrant dans le port de Marseille ou en sortant.

—Vous irez la semaine prochaine, lui dit M. de Hautecombe. Vous visiterez aussi Aix et Toulon, et, si cela vous amuse, vous irez en Italie. Mais tout d'abord il faut aller faire visite à madame la comtesse de Grignan et lui donner des nouvelles de son fils. En deux jours, à cheval, vous pourrez aller à Grignan. Je vous y ai annoncé. Les seigneurs du lieu seront charmés de vous voir.

Aimery, lui, n'était rien moins que charmé de cette excursion. Le marquis de Grignan ne lui avait pas inspiré de sympathie, et il avait entendu dire que sa mère était peu aimable et d'une fierté de souveraine.

—Je m'ennuierai à Grignan, pour sûr, dit-il au chevalier.

—Qu'importe? Vous n'y resterez que quelques heures. Vous verrez un beau château, une sorte de cour, présidée par une fort belle dame, vous entendrez de bonne musique.

—J'aimerais mieux entendre la mer battre les rochers de Quercville. Cette Provence endormie au soleil m'ennuie déjà au bout de huit jours.

—Allons, Monsieur, soyez raisonnable. Une fois Grignan expédié, je vous mènerai voir Aix et Marseille, et ces villes si curieuses vous plairont pour sûr.

M. de Hautecombe prit à part le chevalier, et lui recommanda de veiller à ce qu'Aimery fut aimable chez madame de Grignan.

—Elle a une fille qu'on dit charmante et qui conviendrait probablement à mon neveu. La fortune des Grignan est un peu en désordre, et mademoiselle Pauline n'est pas un riche parti, mais Aimery a assez de fortune pour ne pas y regarder, et l'alliance des Adhémar est illustre. Madame de Sévigné, à qui mon neveu plaît beaucoup, y prêterait les mains.

—M. Aimery est bien jeune, fit le gouverneur, à qui l'idée de voir son élève se marier à dix-sept ans ne plaisait guère.

—Il est jeune, c'est vrai, mais il est le dernier de sa maison; je me fais vieux, et je voudrais l'établir de bonne heure. Enfin, rappelez-vous ce que je viens de vous dire, mais n'en soufflez mot à Aimery, qui est ombrageux et contredisant par nature. Je compte sur vous, chevalier.

Le lendemain, Aimery, muni d'une lettre de son oncle, partit accompagné de son gouverneur et suivi de quatre valets bien montés, et d'un mulet chargé de bagages, car il fallait paraître à Grignan en tenue de courtisan.

Cinq jours après un des valets revint à l'abbaye en courrier, apportant cette lettre du jeune comte adressée à son oncle, et une missive du chevalier. Aimery écrivait :

Grignan, 15 janvier 1690.

Ainsi que vous avez eu la bonté de le prévoir, Monsieur, j'ai été reçu, par monsieur le comte et madame la comtesse de Grignan, avec toute la politesse imaginable. Ils nous ont retenus à souper, M. le chevalier et moi, et ont envoyé chercher nos gens et nos chevaux, ne voulant pas souffrir que nous passions la nuit à l'auberge. Ils nous veulent retenir jusqu'à demain, et devaient aujourd'hui nous régaler d'une promenade et d'une collation à la campagne. Mais le mistral s'est mis à souffler d'une telle violence qu'on ne peut même s'aventurer sur les terrasses du château sans risquer d'être enlevé comme des cerf-volants. Pour comble de malheur, madame de Grignan s'est trouvée mal ce matin, M. le chevalier de Grignan a une attaque de goutte effroyable, M. de La Garde est aussi fort incommodé, si bien qu'il n'y a plus au salon que M. le comte de Grignan, son oncle, Mgr l'archevêque d'Arles, son frère, Mgr l'évêque de Claudiopolis, mon gouverneur et deux ou trois gentilshommes provençaux. Tous ces barbons jouent aux cartes, ce qui m'a mis en fuite. Vous connaissez mon antipathie pour les cartes. J'ai visité le château; il est d'une beauté royale, et les deux prélats le font a-

grandir encore. Tout y est meublé avec magnificence. M. de Grignan a des gardes, des musiciens, un nombre considérable de domestiques. Il y a en ce moment où l'on est "en famille," dit-on, cent personnes au château.

Madame de Grignan est fort belle, très digne et très sérieuse, habillée comme une princesse et toujours escortée de ses demoiselles de compagnie, aussi élégantes et compassées que des dames d'honneur. Sa fille est jolie, et me paraît ressembler à un oiseau mis en cage depuis peu, tant elle a l'air contraint et remuant à la fois. Elle marche en cadence, et n'ose parler, et se tient droite comme une poupée dans son corps baleiné. Dès qu'elle fait mine de se mêler à la conversation, un regard de sa mère lui impose silence. Cette petite personne doit bien s'ennuyer. J'ai fait ce que j'ai pu pour être agréable à la comtesse, mais j'y ai mal réussi. Voici comment. Hier, après souper, on causait par groupes dans la galerie, où il y avait un bon feu. Madame de Grignan m'interrogea sur la campagne de l'été dernier. Je me mis tout sottement à lui raconter quelques-unes des horreurs dont j'avais été témoin dans ce malheureux Palatinat. Elle m'écoutait d'un air impassible, mademoiselle Pauline avec beaucoup d'intérêt, et les deux demoiselles d'honneur avaient les larmes aux yeux. Mais voici que M. de Grignan, les deux prélats et les trois gentilshommes que j'ai su depuis être des députés aux Etats de Provence, s'étaient rapprochés et m'écoutaient. Mon gouverneur me faisait des signes, mais je ne les voyais pas. Tout à coup, au moment où je déplorais le sort d'Heidelberg, ville si cruellement traitée en dépit des promesses du Dauphin et des prières de Madame, je vis madame de Grignan rougir, pâlir, se lever, et, me coupant la parole, s'écrier en se tournant vers son mari :

—Monsieur le comte, je vous en prie, faites appeler vos violons.

Tout interdit, je me levai aussi, et, pendant que les musiciens accordaient leurs instruments, M. Du Martel, m'emmena dans l'embrasure d'une croisée et me tança d'avoir dit des choses insultantes pour le Roi.

—Mais je n'ai point parlé de Sa Majesté, je n'ai dit que la vérité, je n'ai blâmé que M. le maréchal de Duras et M. de Mélac... nous ne sommes pas à la cour, d'ailleurs.

—Vous êtes chez le lieutenant général de Sa Majesté chez le gouverneur de Provence; madame de Grignan a frôlé en songeant que vos propos pourraient passer pour être l'écho de ceux de son fils. Vous avez agi comme un étourdi, etc.

Aussitôt la musique finie, on se mit à jouer, et je m'allai coucher, un peu marri de cette algarade.

Est-ce pour cela que madame de Grignan a des vapeurs ce matin? J'aime à croire que non. Cela doit venir de ce mistral enragé qui vient à l'instant d'abattre une cheminée du bâtiment neuf. Oh! le vilain pays! l'affreux beau château! Avec quelle joie je le quitterai demain pour aller voir les bords de la Durance, Aix et Marseille. Je m'amuse beaucoup dans les auberges. J'y vois des figures originales et nouvelles, et, non pas, comme ici, des gens coulés dans le moule de ceux de Versailles, qui ont toujours l'air de poser devant un peintre. Ah! je ne m'étonne plus maintenant des façons du marquis de Grignan! il a été élevé en courtisan et, hors la faveur du Roi, ne se soucie de rien au monde. Mais je vais vite cacher ceci, car si quelque follet, quelque génie familier des Adhémar le lisait et l'allait murmurer à l'oreille de madame la comtesse, elle me jugerait bon à pendre.

Je vous supplie de me croire, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur et neveu,

Comte de QUERCEVILLE.

Le gouverneur avait écrit de son côté :

Monsieur l'Abbé,

Le château de Grignan dépasse encore en magnificence tout ce qu'en publie la renommée, et votre pupille y a été reçu à merveille. On l'a trouvé bien fait, de bonne mine et d'agréables manières. S'il n'avait eu l'imprudencence de parler avec indignation des incendies et des pillages que vous savez, il eût beaucoup plu. Mais son imprudencence a tout gâté. Il a fait cette enfance tout justement devant MM. de Lussan, de Cabrières et de Bayols, qui sont, parmi les dé-

putés provençaux, ceux qui réclament le plus contre les subsides de guerre; madame de Grignan les recevait et s'efforçait de les rendre traitables, et notre jeune volontaire s'avise de leur fournir des arguments! Aussi en est-elle malade aujourd'hui, et M. de Querceville fort baissé dans son estime. Quant à sa fille, elle est charmante, mais Aimery la trouve raide comme une poupée, et déclare la petite vachère de Querceville cent fois plus belle. Je doute fort qu'il consente jamais à chercher femme par ici. Du reste, monsieur, ne regrettez pas cette alliance. Les dettes de Grignan sont un abîme. M. de Grignan vient d'engager ses revenus de deux ans : le Comtat rendu au Pape achève sa ruine, et, dans ce château princier, où elle trône en reine, la pauvre madame de Grignan a vu arriver tout dernièrement sa couturière de Paris, à qui elle doit une somme considérable, et qui est venue la réclamer jusqu'ici. Vous trouverez aisément en Normandie une demoiselle mieux dotée que la belle Pauline, et qui sera élevée plus simplement.

Je suis, etc.

Le chevalier DU MARTEL.

L'abbé de Hautecombe, déçu dans ses projets d'alliance avec les Adhémar, tourna ses vues d'un autre côté. Il écrivit en Normandie à la comtesse douairière de Bricquetot, vieille amie de sa famille, qui avait la réputation d'être la personne du monde la mieux renseignée sur toutes les généalogies, les fortunes et les chroniques de la province, et, avec cela, la plus mariante du monde. Elle excellait à marier les gens, et, femme raisonnable et bonne ménagère, se gardait bien de marier ensemble la faim et la soif, comme le faisait souvent la grande Mademoiselle. Avec cela, elle ne pouvait souffrir les mésalliances, ni les unions disproportionnées quant à l'âge et à l'humeur, et comme elle avait fait un excellent ménage pendant cinquante ans avec le défunt comte de Bricquetot, et lui avait donné une belle douzaine d'enfants, personne ne pouvait la taxer d'incompétence.

Or, tandis que l'abbé attendait la réponse de la bonne dame de Bricquetot, il envoya son neveu se promener à Marseille, à Nîmes, à Aix, etc. Aimery visita les monumnts et assista aux fêtes de ces

villes si différentes des cités normandes, avec la curiosité naturelle à son âge, mais rien ne l'y charma. En véritable homme du Nord, il regrettait la fraîcheur des paysages, l'aimable propreté des habitations, l'humeur calme et les habitudes laborieuses de ses compatriotes. La paresse et la négligence des femmes du Midi le choquaient étrangement.

—Regardez-les, disait-il au chevalier : elles vivent dans la rue, sur le seuil de leurs maisons malpropres, coiffées et attifées dès le matin, mais les mains noires, et entourées d'enfants demi-nus et mal peignés. Elles chantent et parlent sans cesse, toujours prêtes à danser ou à muser le nez en l'air. Nos Cauchoises aux bonnets blancs comme la neige restent à la maison, uniquement soucieuses d'y faire régner l'ordre et la plus exacte propreté. Leurs fêtes sont celles de l'église, et elles auraient horreur de ces combats de taureaux et de ces danses extravagantes où se complaisent les Provençales.

Le chevalier plaidait en vain, en alléguant la différence de climat, rien ne plaisait au jeune comte.

A Marseille, l'aspect des galériens ramant sous le fouet, demi-nus, enchaînés, et faisant voler sous les flots les galères dorées de Sa Majesté, lui fut odieux.

—Des hommes libres voguant sur l'Océan, voilà ce qui est beau à voir, dit-il. Un de nos pêcheurs de Querceville larguant sa petite voile blanche, et ramenant le soir sa chétive barque secouée par les flots, me plaît plus à regarder que cette marine royale où l'esclavage antique reparait à l'ombre de la bannière fleurdelisée.

—Mais, disait le chevalier, il faut bien faire travailler les forçats.

—Qu'ils balaient les rues, qu'ils nettoient le port, mais qu'ils ne frappent pas de leurs avirons souillés la "mer divine," comme l'appelle Homère. C'est besogne aux mains des braves.

Au fond, le chevalier était de son avis, et il aimait à voir en son élève les idées d'honneur rester vivantes et l'amour du pays toujours ardent.

Après une tournée de quelques semaines, les voyageurs revinrent à Hautecombe sans s'être annoncés.

C'était l'heure de la récréation des religieux, et Aimery pensait trouver son oncle chez lui ; mais le valet de chambre, Comtois, lui dit d'un air assez maussade :

—M. l'abbé est avec les moines. Je ne sais ce que cela veut dire, mais il ne bouge de chez eux depuis que monsieur le comte est parti. J'espère que ça va changer. Il serait temps. Monsieur dîne au réfectoire, et il maigrit à vue d'œil. Son cuisinier en est malade de chagrin.

Aimery, pressé de revoir son oncle, prit à peine le temps de se débattre, et alla demander au frère portier de l'introduire ainsi que le chevalier.

Ils traversèrent le cloître, et arrivèrent au seuil d'une vaste salle, ouverte sur le jardin par trois arcades romanes, et d'où l'on apercevait la mer.

Assis sur un des bancs de marbre adossés aux murs, les dix-huit bénédictins, leur prieur et M. de Hautecombe écoutaient le frère jardinier, qui, assis sur un escabeau et tressant une corbeille, racontait une histoire.

C'était une des récréations favorites des religieux que de prier ce brave frère de leur rendre compte de ce qui l'avait le plus touché dans les instructions du prieur, ou dans les lectures faites au réfectoire. Ce jour-là, il en était à parler de saint Jérôme, et l'auditoire paraissait si attentif, qu'Aimery, s'arrêtant sur le seuil, dit à voix basse à ses compagnons :

—Attendons la fin de l'histoire.

Et ils restèrent immobiles, à demi cachés par la portière de nattes orientales qui, seule séparait du cloître la salle de récréation.

“Or, disait le jardinier, saint Jérôme était très savant et si pédant qu'il en était quasi fol. Au lieu de lire les saintes Ecritures que l'Esprit-Saint lui-même a dictées aux prophètes et aux apôtres, il passait sa vie à étudier les grimoires des païens, et surtout d'un certain avocat de Rome, le plus grand du monde, mais qui disait en si bons termes de méchantes raisons, qu'il les faisait passer pour bonnes. Tympanisé par cette musique, Jérôme apprenait par cœur trente-six sonnettes, et négligeait de prier Dieu. La miséricorde divine voulut bien l'avertir, et voici comment : une nuit, un songe, une vision plutôt, le transporta devant le tribunal de Dieu. Il était mort, il allait être jugé.

“— Qui es-tu ? lui demanda l'ange saint Michel.

— Je suis chrétien, répondit Jérôme.

— Non, tu n'es pas chrétien : tu es cicéronien, et, pour avoir préféré la parole d'un homme païen au Verbe éternel, tu seras châtié.

— Et, sur-le-champ, des anges armés le frappèrent si rudement qu'il s'éveilla tout meurtri et criant d'effroi. »

— Très bien raconté, sur ma parole ! dit M. de Hautecombe. Et quelle morale tirez-vous de cette légende, frère Bénézet ?

— La morale ? C'est que les gens d'église et les gens du monde qui lisent les babioles au lieu de lire l'Évangile, et se laissent piper aux discours des païens, sont tous des sots et de vrais *chercheux* de midi à quatorze heures.

— *Amen !* dit en riant M. de Hautecombe. Vous parlez comme un livre, frère Bénézet. Qu'en pensez-vous, dom René ?

— La sagesse de Dieu se révèle aisément aux humbles, monsieur l'abbé. Sous une forme rustique, notre bon frère jardinier excelle à nous donner le résumé de nos lectures. Mais voici M. votre neveu et son gouverneur qui hésitent à entrer. Soyez les bienvenus, Messieurs. Nous serons heureux de vous voir prendre part à la fin de notre récréation.

Il dit un mot au frère cellerier, et celui-ci s'en alla quérir des citrons, du sucre et de l'eau fraîche, et prépara une limonade qu'il offrit aux hôtes, tandis que les autres religieux, avertis par la cloche, s'en retournèrent à leurs cellules, laissant dom René faire les honneurs aux arrivants.

— Quelle paix on respire ici ! disait Aimery après une demi-heure de conversation avec son oncle et dom René. Si ces flots qu'on voit là-bas étaient ceux de l'Océan, je serais tenté de me faire moine à Hautecombe. Mais c'est trop loin de mon pays.

— Vous avez autre chose à faire en ce monde, beau neveu, dit l'abbé. Dernier représentant d'une race illustre, vous devez conserver le nom de Quereville et vous marier le plus tôt et le mieux possible. N'est-ce pas, dom René ?

— Assurément, dit le prieur ; mais ne vous hâtez pas trop, Messieurs. Le mariage n'a point de noviciat, et malheur à qui s'y engage légèrement. La plupart des mariages des personnes de votre

rang ne sont pas heureux, parce qu'on prend beaucoup plus de soin d'assortir les fortunes et les blasons que non pas le cœur et l'esprit des époux.

Il se voit bien plus de bons ménages parmi les pauvres que parmi les riches, et cela vient de ce qu'ils recherchent avant tout l'essentiel, c'est-à-dire une affection mutuelle, l'activité, le courage et la santé, toutes choses que les trésors n'achètent pas et ne remplacent point.

—Quelle théorie romanesque ! s'écria M. de Hautecombe. Les troubadours ne chantaient pas autre chose !

—Les conteurs sont plus souvent dans le vrai que les gens trop raisonnables, dit le prier. Ne vaudrait-il pas mieux, par exemple, à un prince, épouser une belle et sainte bergère qu'il aimerait, qu'une princesse laide et désagréable, qui, tout en lui apportant des royaumes, ne lui donnerait que des héritiers chétifs et une vie maussade ?

—Oui, mais la mésalliance est une chose inexcusable, et il y a encore plus de princesses parfaites que de bergères dignes du trône.

—J'en doute un peu, fit le prier.

—Et moi beaucoup, murmura Aimery.

La cloche sonnait de nouveau, appela dom René à l'église, et M. de Hautecombe, après avoir un peu questionné Aimery sur son voyage emmena le chevalier dans sa chambre, sous prétexte de lui remettre différents objets envoyés pour lui de Paris.

M. de Hautecombe avait reçu plusieurs lettres pour Aimery. Il les lui remit, et le jeune comte s'enferma pour les lire.

M. de Hautecombe, lui, avait reçu, depuis trois jours, une épître de madame de Bricquetot, écrite sur papier doré, liée d'un beau ruban de couleur violette, et scellée des armoiries de la dame, écartelées de celles de son défunt mari, d'azur aux trois briques d'or pour Bricquetot, de gueules aux trois pigeons d'argent pour Figonville.

« Monsieur l'abbé, écrivait la vénérable dame, vous auriez pu parcourir toute la chrétienté sans rencontrer quelqu'un qui fût, non seulement mieux disposé à vous servir que moi, mais plus à même de vous proposer pour M. votre neveu le mariage le plus avantageux. J'ai à lui proposer une fort jolie demoiselle, élevée et morigénée à ravir par la plus vertueuse mère et les bonnes Visitandines de Rouen,

quatorze degrés de noblesse ; fille unique, fortune de cinquante mille livres de rentes en terres et maisons à Rouen et aux environs ; faite à peindre, fraîche comme l'aurore, d'une santé et d'une gaieté admirables. Quant à sa famille, vous la connaissez. Cette belle est ma petite-fille, mademoiselle Henriette de Tancarville. Son seul défaut est d'être un peu jeune. Elle a onze ans, mais M. de Querceville est encore si jeune, qu'en le laissant voyager un ou deux ans, on pourrait achever l'éducation de la petite personne, et arriver à la marier à treize ans, comme je le fus. Réfléchissez à ma proposition, mais pas trop longtemps, car depuis que le dernier frère de ma petite-fille est mort (et vous savez que ma fille est veuve), les meilleures familles de Normandie font des propositions à madame de Tancarville."

M. de Hautecombe communiqua cette lettre au chevalier, et celui-ci convint que la proposition de la douairière de Bricquetot n'était pas à dédaigner. Il fut donc résolu, entre l'oncle et le gouverneur du jeune comte, que les négociations se poursuivraient à son issu, tandis qu'il irait voyager en Italie, à Malte, plus loin encore s'il le désirait.

—Mais, dit le chevalier, n'allez-vous pas retourner à Beaumont cet été, monsieur l'abbé ?

—Non, je compte rester ici ; ma santé s'en trouve bien. D'ailleurs, si j'allais à Beaumont, Aimery voudrait m'accompagner, afin de courir en Normandie. Et j'ai des raisons particulières pour veiller à ce qu'il ne rentre pas de sitôt à Querceville. Vous fait-il lire les lettres qu'il en reçoit ?

—Très souvent, Monsieur. Il se divertit beaucoup de celles de sa nourrice, qui sont d'une naïveté charmante et le tiennent au courant de tout ce qui se passe, non seulement au château, mais dans toute la paroisse.

—Hum ! fort bien. Mais la bonne femme ne sait pas écrire.

—Elle dicte à sa petite Suzanne, qui est très avisée et a vraiment beaucoup d'esprit.

—Que trop pour une paysanne. Mais je la doterai et la ferai marier bientôt. Tenez-le vous pour dit, monsieur le chevalier. A bon entendeur, salut.

—Vous pouvez être sûr de ma discrétion, monsieur l'abbé. Mais, soyez tranquille. Aimery a confiance en moi, et je n'ai rien remarqué qui soit de nature à alarmer dans l'amitié qu'il a pour la sœur de Le Hubin. C'est une enfant.

—Les enfants grandissent bien vite, chevalier. Enfin, préparez-vous à une année de voyages. Dans un an, vous viendrez me reprendre ici, et nous irons tous ensemble à Tancarville, pour les accor-dailles souhaitées. Je ne puis rien désirer de mieux pour mon neveu que l'héritière de Tancarville, mais ne lui en parlez pas d'avance. Vous connaissez son caractère contredisant et ombrageux. Il faudra qu'il voie d'abord la jeune demoiselle sans se douter de rien. D'après ce que me dit madame sa grand'mère, ce doit être une merveille de beauté.

—Les yeux des grand'mères sont sujets à caution, en Normandie comme ailleurs, monsieur l'abbé. Mais, qui sait ? D'ailleurs, une grande beauté n'est pas fort souhaitable. Elle est rarement accompagnée d'intelligence et de modestie. Je l'ai remarqué cent fois.

Aimery, bien qu'un peu contrarié, ne fit pas d'objection aux projets de son oncle, mais il le pria de lui donner pour compagnon de voyage l'abbé de Marilly.

—En vérité ! s'écria l'abbé de Hautecombe, vous êtes le premier jeune gentilhomme ayant fini ses classes à qui je vois redemander la compagnie de son précepteur. J'en suis, du reste, charmé, beau neveu, et l'abbé, qui a désiré toute sa vie aller à Rome, va être au comble du bonheur.

—Le voyage me profitera cent fois plus en sa compagnie que si je m'en allais seul avec M. Du Martel, fit Aimery. M. l'abbé est un puits de science et un très aimable commensal. A nous trois, nous ferons excellent ménage, j'en répons.

Ainsi fut fait, et, vers la fin de mars, les trois voyageurs et leur petite escorte de valets normands, alertes et dévoués, s'embarquèrent à Marseille et voguèrent vers l'Italie.

Jean-Pierre la Rissolle, cuisinier de M. de Hautecombe, était à son service depuis plus de vingt-cinq ans. Il avait, en conséquence, tous les privilèges d'un ancien domestique, et, au besoin, donnait à son maître des avis, qu'en son âme et conscience de bon cuisinier il

croyait salutaires. C'était toujours, du reste, avec ces formes respectueuses qui étaient d'usage en ce temps-là, où le peuple, ne s'étant pas encore déclaré souverain, avait le bon sens de regarder comme ses protecteurs ceux qui le faisaient vivre.

Or donc, la Rissole, depuis quelque temps déjà, voyait avec grand ennui son maître ne plus s'inquiéter de ses menus, manger de moins en moins, et, chose surprenante, dès qu'Aimery et le chevalier n'étaient pas là, dîner au réfectoire avec les religieux.

Dès le lendemain du départ d'Aimery pour l'étranger, la Rissole résolut de demander compte à M. de Hautecombe d'une si étrange conduite, et, s'étant habillé convenablement, s'en alla, très ému, frapper à la porte du cabinet de son maître.

—Entrez, dit celui-ci, entrez, mon Révérend Père !

Il parut très étonné en apercevant la Rissole, son bonnet à la main et la face encore plus cramoisie que d'habitude. M. de Hautecombe était en robe de chambre de serge noire, sans perruque, et penché sur un in-folio qu'il lisait.

—Quoi ? c'est toi, mon vieux la Rissole ? Que veux-tu ?

—Je, je voudrais... prendre les ordres de Monsieur, pour le dîner.

—C'est inutile ; je dînerai au réfectoire.

—Encore ! Ah ! Monsieur ! si vous saviez. L'orage d'hier soir a fait tourner le poisson. Vous ferez une bien maigre chère.

—Eh bien, tant mieux, c'est vendredi, il faut faire pénitence.

—Mais, Monsieur, vous vous abîmerez la santé.

—Nullement, mon ami. Je me porte à merveille depuis que je suis ici, et cela tient au régime que m'a conseillé dom René.

—Enfin, monsieur l'abbé, avez-vous l'intention de continuer ainsi à me désespérer en me condamnant à l'inaction ?

—Mais je n'ai nullement l'intention de te désespérer, mon garçon. Il me semble, au contraire, que tu dois être heureux de te reposer. D'ailleurs, n'as-tu pas tes camarades et toi-même à nourrir ? Cela suffit bien pour t'entretenir la main, je pense.

—Beau plaisir que de cuisiner pour des valets, Monsieur. Un homme tel que moi, qui ai fait de si bonnes études !

—Eh bien, il fallait, comme je te l'ai proposé, accompagner mon neveu.

—Jamais, Monsieur! Certes, monsieur de Querceville est un bon et charmant jeune seigneur, mais à Dieu ne plaise que je sois jamais le cuisinier d'un pareil vandale! Il mange de tout sans faire attention à rien. Il ne distinguerait pas entre le veau gras et la vache enragée, met de l'eau dans les potages pour les refroidir et préfère un pichet de cidre au merveilleux vin de France et d'Espagne. C'est un barbare, sauf respect.

—Mais, enfin, la Rissole, que veux-tu?

—Je voudrais que Monsieur ne dînât plus avec ses moines. Ça me fend le cœur de penser que Monsieur mange de la soupe à l'huile, à l'ayoli et d'autres empoisonnements. Et si Monsieur ne veut pas m'écouter, je le prierai de me donner un petit congé pour que j'aie à passer l'été chez mes vieux père et mère à Bagnolet. Bien entendu, si ça ne gêne pas Monsieur...

—Aucunement, mon ami. Je pense que ton aide Mousseron saura bien te remplacer pour soigner Lafleur et mes laquais.

—A merveille, Monsieur. Il peut même fort bien préparer le chocolat de Monsieur, et un ordinaire suffisant.

—Hé bien, pars quand tu voudras. Tu recevras tes gages comme si tu étais là.

—Monsieur est trop bon! fit la Rissole, la larme à l'œil. Ça me fend le cœur de m'en aller...

—Allons, la Rissole, ne tournons pas au tragique une chose aussi simple. Laisse-moi, mon garçon. Voici dom René qui vient travailler avec moi.

La Rissole s'éloigna, fort indécis. Il serait resté à Hautecombe, s'il n'eût pensé à Madelon Frisquet, une bonne grosse réjouie de Bagnolet, qu'il devait épouser au retour de Provence.

—Si monsieur y reste, se dit-il, Madelon s'impatientera et pourra bien écouter le meunier qui lui contait fleurette l'an dernier. Partons pour Bagnolet.

Et il s'en alla prendre le coche d'eau à Tarascon.

Frère Bénézet, en apprenant le départ du cuisinier, déclara que la Rissole emportait avec lui les accès de goutte et toutes les autres indispositions de M. de Hautecombe. Et il redoubla de soin pour offrir à celui-ci tous les jours des fraises et des herbes dont la fraîcheur défiaient les rayons brûlants du soleil de Provence.

Plusieurs choses assez étranges se passèrent à l'abbaye. Des lettres de Paris, adressées à M. de Hautecombe, et dont il reconnut l'écriture du premier coup d'œil restèrent cachetées plus d'un mois au pied d'un crucifix qui ornait sa chambre. Quand il les lut enfin, en compagnie de dom René, il vit qu'elles le pressaient de revenir à Paris où trois académiciens venaient de mourir, lui offrant triple chance pour essayer de prendre rang parmi les immortels. MM. Rapinus et Montoisson surtout lui prédisaient un succès assuré.

M. de Hautecombe et dom René se regardèrent en souriant, et l'abbé commendataire, s'approchant d'une petite lampe allumée devant la Madone de son oratoire, mit le feu aux lettres, et les jeta sur les dalles où elles se consumèrent rapidement.

Le bonhomme Comtois tomba malade au moment des chaleurs. Son maître le fit soigner et le soigna lui-même, puis l'envoya se rétablir à Beaumont avec un laquais pour le servir en route. L'autre laquais, Mousseron et le palefrenier restèrent seuls, occupés à soigner les chevaux, se soignant encore mieux eux-mêmes, s'ennuyant fort et priant Dieu que monsieur l'abbé quittât enfin l'abbaye. Mais il ne bougeait plus de la cloture, et ses gens le voyaient à peine.

— C'est ce dom René qui l'ensorcelle, disait Mousseron. Ça doit être un magicien. Il ne vit que de l'air du temps. on ne l'entend pas marcher, son visage est comme transparent, ses yeux lumineux, et sa voix une musique de l'autre monde, tant elle est belle, douce et claire. Et il y a aussi ce dom Côme, qui a plus de cent ans, et sourit toujours, comme s'il voyait le bon Dieu. Celui-la ne dort pas, et toute la nuit, tantôt à l'église, tantôt sur la plus haute terrasse de l'abbaye, il psalmodie doucement, soit qu'il regarde le tabernacle ou les étoiles. Et ce frère Bénézet, qui parle aux fleurs comme si elles étaient des personnes naturelles !... Enfin, ces bénédictins sont pour retourner la cervelle aux gens les plus raisonnables, et, cela, d'autant mieux qu'ils sont si bons, si vénérables, qu'il n'y a pas moyen de s'en méfier. Mais c'est une race qui finit : ils sont tous vieux. Pas un chat au noviciat. Encore une dizaine d'années et l'abbaye sera vide et muette comme la tombe.

Mousseron n'était pas prophète. Le jour même où, tout en dinant avec ses camarades dans une salle basse et fraîche du logis abbatial, il prononçait cette belle sentence, un novice avait reçu des mains de dom René l'habit bénédictin, et sa tardive et surprenante vocation ravivait à Hautecombe les espérances des vieux religieux, et devait rendre à l'abbaye, dans un prochain avenir, des jours de ferveur et de fécondité.

JULES LAVERGNE.

(A suivre.)

